

## CHAPITRE VII.

Déménagement. — Le chant des tourterelles. — Orgie. — La rivière de Simon. — Un puits dans le désert. — Fatigue et découragement. — Tom court de grands dangers. — Aspect général de l'île. — Départ.

13 juin. — Nous n'avons qu'à nous féliciter de notre double besogne de la veille. *La Belle* ne craint plus rien de vents ni de marées; les buveurs dégrisés se montrent de la meilleure humeur. Spinks et Tommy abattent la barque en carène sur une plage unie pour en inspecter les fonds et les radouer. Simon et Perseval s'occupent du gouvernail; ils en assemblent les pièces à l'aide des cercles de fer d'un de nos barils vides. La ferrure seule les embarrasse. Les aiguillots, qui, fixés au gouvernail, s'emboîtent comme des gonds dans les œils ou femelots de l'étambot, nous font défaut et il est impossible d'en forger d'autres. Le hasard nous fait rencontrer sur le rivage un clou énorme, qui provient de notre coffre de charpentier et que l'on croyait perdu; chauffé et recourbé, il fera l'office de l'aiguillot inférieur; un amarage en filin remplacera l'autre. Nous espérons que cela nous conduira jusqu'à Guaymas.

Pendant que les marins étaient ainsi occupés, nous avons commencé le déménagement du matériel. Bowen se chargea de ce qui lui appartenait, et c'était tout ce que nous pouvions exiger de lui. Albert se borna au transport des vivres et ustensiles culinaires. M. de Raousset étant à la chasse, le travail retombait sur le docteur et sur moi. Je ne parle pas de Tom, qui continuait à faire l'école buissonnière et amoncelait des orages sur sa tête. Ses compatriotes se montraient les plus irrités

contre lui et proposèrent, en fin de compte, de ne lui donner à manger désormais qu'en récompense de son travail. Cette motion ayant été adoptée d'urgence le 14, signification en fut faite au délinquant dès le matin: il ne devait désormais faire qu'un repas, le souper, et encore à la condition *sine quâ non* de l'avoir gagné. Le procédé fit merveille. Tom se conduisit vaillamment durant la première partie du jour. Midi arrive, on sert le dîner; il réclame avec instance la faveur d'y participer et fait pour l'avenir les plus belles promesses, corroborées des plus énergiques serments. Nous eûmes la faiblesse de les prendre pour argent comptant. Il s'empiffra magistralement, en homme qui ne doit pas souper, et disparut après.

Nous trouvons commode, le docteur et moi, de réunir nos efforts. Quatre fusils forment une civière sur laquelle nous transportons la poudre, les armes, nos effets et une foule d'objets de menu volume. Les broussailles, qui embarrassent le plateau, nous obligent à suivre la plage, chemin long et fatigant. Le gravier mouvant s'enfonce sous nos pas; les débris tranchants des coquilles coupent bientôt le cuir de nos bottes, déjà usées par les rochers, brûlées par l'action alternée du soleil et de l'eau salée; elles se remplissent de ce gravier, qui blesse nos pieds et entrave notre marche, déjà alourdie par la fatigue. Notre admiration pour les beaux coquillages s'est singulièrement refroidie, et nous pensons pour le moment que le moindre sentier battu ferait bien mieux notre affaire. De l'ancien camp au nouveau, établi à l'embouchure même de la rivière, la distance est d'un mille environ; chaque voyage nous coûte plus d'une heure, encore ne nous chargeons-nous que modérément.

Le soir, nous allons chercher tous ensemble les objets les plus lourds, la voilure, les barils; nous les portons à quatre en nous relayant, suspendus à des avirons, comme

le baudet de la fable. Le 13 et le 14 furent ainsi employés.

Le soir de cette dernière journée, le radoubage étant terminé et le gouvernail installé, *la Belle* fut définitivement renflouée. Le lendemain devait être consacré au gréement de la mâture et à la fin du déménagement, le surlendemain à l'arrimage à bord.

Ce même soir aussi le baril d'eau en perce rendit le dernier soupir; il ne nous restait plus que dix jours de ration pour gagner le port le plus voisin. Il n'y avait pas de temps à perdre. Après souper, Simon, qui s'était éloigné, revint en assurant d'un ton animé qu'il avait entendu roucouler des tourterelles dans la montagne. Là où il y a des tourterelles, la nuit, il doit y avoir de l'eau; Simon proposa à M. de Raousset de faire ensemble une nouvelle battue le lendemain.

Jamais mythe ne fut accueilli avec plus de ferveur que celui de ces tourterelles; c'était une baie cependant. M. de Raousset, en remontant le matin le lit de la rivière, plus avant qu'il n'était encore allé, avait rencontré un bouquet de joncs verts et vigoureux, présage d'humidité. Il me fit part de ses conjectures, et nous mîmes dans la confiance le plus altéré et le plus énergique de nos compagnons, Simon. En creusant au pied des joncs, on devait trouver de l'eau; mais il s'agissait d'amener chacun à voter ce travail supplémentaire, basé sur une hypothèse: là était l'enclouure. La proposition, faite à brûle-pourpoint, eût été accueillie par un refus péremptoire; il fallait ruser: d'où les tourterelles et ce qui s'ensuivit.

Nos explorateurs s'éloignèrent au point du jour, emportant une pioche, une pelle et leur ration. A midi, ils étaient de retour. Ils nous abordent avec des cris de triomphe et nous montrent leurs bouteilles pleines encore, mais d'un liquide couleur d'opale, exhalant une

odeur d'œufs pourris très-accentuée. Tel quel, ce n'en était pas moins de l'eau, et de l'eau douce; il y avait moyen d'en avoir à discrétion, avec beaucoup de peine, il est vrai, mais qu'importe! on ne songe pas à la peine! J'abdiquai mes fonctions de sommelier et me ruai comme les autres sur le dernier tonneau, qui, de la première accolade, demeura vide à moitié, de plein qu'il était. Il ne fut plus question que de boire. Les plus altérés se hâtèrent de diner et partirent, sous la conduite de Simon, pour la montagne, d'où ils ne revinrent que le soir. En dépit des recommandations du docteur, qui ne cessait de prédire les plus fâcheux résultats d'un excès pareil, la quantité d'eau bue ce jour-là fut estimée à douze litres par homme, et je crois l'estimation atténuée.

L'orgie finie, on parla raison. Nous avions brûlé nos vaisseaux; le baril était presque à sec, il fallait nous approvisionner. Le puits creusé par Simon et M. de Raousset était à cinq ou six milles dans l'intérieur, le chemin, de l'avis de tous, infernal. Nous convînmes néanmoins de remplir quatre barils.

Nous partons en caravane, le lendemain matin, au nombre de huit, emportant des outils pour agrandir le trou, les marmites pour puiser l'eau, deux pièces vides suspendues aux avirons. Bowen demeure au camp avec le docteur qui est indisposé; ils se chargent de la cuisine. Nous suivons le lit de la rivière, à laquelle nous donnons le nom de rivière de *Simon*. La baie où nous avons échoué porte depuis longtemps le nom de baie de *Raousset-Boulbon*; la pointe basse celui de pointe de *la Belle*.

J'ai déjà dit qu'à l'entrée du ravin le fond était plat et sablonneux; le parcours en était aisé. Nous marchâmes quelque temps entre deux rives escarpées, ayant un écartement moyen de vingt à trente mètres; il régnait une chaleur étouffante dans ce col sinueux où nulle brise ne venait tempérer les ardeurs concentrées du soleil. Ce

n'était pas le seul désagrément du lieu : les cactus que nous frôlions laissaient de longues épines plantées, à notre grand ennui, dans le cuir de nos bottes ou l'étoffe de nos pantalons. L'horizon s'élargit bientôt et le lit du ruisseau en même temps; le paysage prend un aspect de désordre grandiose et désolant à la fois. Il est évident qu'à une époque peu reculée, qui peut-être ne remonte pas au delà de la dernière saison pluvieuse, des masses d'eau redoutables ont dû rouler sur ces roches polies et nettoyées par un furieux lavage. Nous traversons un plateau de grès tourmenté comme une mer pétrifiée, où le travail des eaux n'a pas laissé un angle, puis un plateau d'une roche stratifiée diagonalement, présentant une série d'arêtes vives, semblables à de petites lames chassées par le vent. Ici nous errons sur des galets entre d'énormes blocs détachés à cassures récentes; plus loin le canal se resserre entre deux falaises à pic. Ça et là des crevasses à franchir ou à tourner, des pentes à gravir, indiquant des chutes ou des rapides.

Après une demi-heure d'une marche ascensionnelle, nous fîmes halte, au tiers du chemin environ, dans un petit bassin circulaire très-encaissé. Le fond était de sable; au milieu s'élevait ce même bouquet de joncs qui avait inspiré primitivement à M. de Raousset l'idée de trouver de l'eau. Bien qu'ils mesurassent de quatre à cinq mètres, ils étaient moins hauts, moins touffus et moins verts que ceux au pied desquels Simon et lui avaient creusé. A partir de ce point la route devient plus mauvaise, et quelqu'un propose de sonder là; la tentative présente, il est vrai, plus de difficultés à cause du sable, mais les probabilités de succès sont les mêmes, et la différence du trajet à faire avec les barils pleins sera une compensation. On se mit à l'œuvre.

La besogne était rude, surtout pour des hommes aussi éprouvés déjà. Les travailleurs se relayaient de quart en

quart d'heure; les autres se couchaient haletants sur le sable. La scène ne manquait pas de caractère. Au fond de ce trou calciné, sous des torrents de lumière que découpait à l'emporte-pièce l'ombre des joncs ou celle de roches menaçantes festonnées de plantes grasses, nos haillons, nos longs cheveux, nos barbes incultes, nos visages amaigris, bronzés par le soleil et vernis par la sueur, jetaient ce cachet de sauvagerie que Salvator Rosa a saisi et préféré.

Quand vint le tour de Tom de prendre la pioche, on s'aperçut qu'il était absent, et il fut très-sérieusement question de se défaire de lui.

A midi, la nécessité d'aller chercher le diner des travailleurs me ramène au camp. Chemin faisant, je rencontre Bowen; il ne se hasarde dans le désert qu'avec une bouteille d'eau de chaque main, et me demande quelques instructions sur la route à suivre. J'arrive à la plage. Tom est assis à l'ombre et se plaint d'être malade; il demeure sourd aux exhortations paternelles du docteur, qui lui présente une vaste gamelle en fer-blanc contenant le diner de la bande. Je lui fais part, à mon tour, des motions inquiétantes qui ont été faites à son égard; ceci paraît faire impression sur lui, et il se décide à obéir.

Je dine avec le docteur et me remet en route; mais arrivé à l'endroit où j'ai laissé mes compagnons, je trouve la place vide; ils se sont rebutés de fouiller dans ce sable mouvant. Le trou a la forme d'un entonnoir au fond duquel il semble qu'un fourmi-lion monstrueux soit tapis, attendant sa proie. Je poursuis ma route et perds la piste dans un endroit très-découvert, sorte de carrefour où viennent aboutir plusieurs ravines qui sillonnent un vaste plateau. Je ne sais lequel de ces chemins est le bon, et c'est en vain que je cherche sur le sol pierreux la trace des pas de ceux qui m'ont précédé; les

fièvres de l'eau n'ont pas laissé un grain de sable ici. Cependant, après quelques instants d'une perquisition minutieuse, j'aperçois l'empreinte d'un pied, et bientôt j'ai la satisfaction de voir briller un point rouge sur le revers de la montagne d'où descend le ruisseau dans le lit duquel je me suis engagé : c'est la chemise de laine d'un de nos hommes, et je suis dans la bonne voie.

Je monte, j'approche. Les sinuosités de la route et la hauteur des parois me dérobent le but. Enfin, au détour d'un rocher, je vois distinctement, à quelques mètres au-dessus de moi, l'homme à la chemise rouge. Quelle désillusion ! Je m'assis à terre pour rire à mon aise en m'essuyant le front.

Le personnage en question était seul. Parvenu à la limite de l'accessible sur le flanc abrupt de la montagne, il paraissait chercher une issue impossible, palpant délicatement l'obstacle qui l'arrêtait, avec la calme obstination de l'avengle ou la machinale persistance de l'aliéné. C'était Bowen, égaré lui aussi, mais ayant complètement perdu la carte, et toujours impassible, malgré son ahurissement.

J'ignore combien de temps encore il serait resté là si je ne l'avais appelé, et je n'oublierai de ma vie l'expression de surprise profonde avec laquelle il me contempla alors au travers de ses lunettes d'or. Il ne parut pas me remettre d'abord puis, tout à coup, une interjection aussi énergique qu'hétérodoxe me prouva qu'il revenait à lui. « Je suis égaré, me cria-t-il. — Je le vois bien. — Je vous serai même obligé de venir me chercher jusqu'ici ; je ne sais si je suis ensorcelé, mais il est certain que je ne vois pas moyen d'en sortir. »

Je rompis le charme et l'aidai à descendre de son perchoir. « A propos, reprit-il en s'étendant épuisé à l'ombre d'un rocher, je meurs de soif, n'avez-vous pas rencontré mes deux bouteilles ? — Nullement. Auraient-

elles donc pris un autre chemin que vous ? — Oh ! non, répliqua-t-il en riant franchement au souvenir de sa mésaventure ; mais je les ai déposées quelque part, non loin d'ici, je ne sais plus où, avant de me hasarder plus haut. »

Les bouteilles retrouvées, non sans peine, car il avait eu la précaution de les bien cacher, nous en vidâmes une et je me donnai la satisfaction de la laisser dans ce lieu désert, huchée dans une anfractuosité du roc comme un saint dans sa niche, pour le plus grand ébahissement du prochain malheureux que sa mauvaise étoile conduira là.

Du point élevé où j'avais trouvé notre ami, il m'avait été facile de reconnaître le parcours exact de la rivière de *Simon*, dont le canal encaissé était fort large, du reste, et je ne m'expliquais pas comment j'avais pu le laisser de côté pour une ravine étroite.

Je voulus en avoir le cœur net en arrivant au carrefour. Là je vis que le lit de la rivière était coupé par une haute muraille de grès, qui devait former une chute magnifique, et devant laquelle j'avais passé sans songer seulement à en étudier les abords. Une fissure de peu de largeur, sans issue apparente, la divisait de haut en bas, et j'avais négligé de l'explorer. Je jugeai cette fois que ce devait être la seule voie par laquelle nos compagnons avaient dû franchir l'obstacle. Je ne me trompais pas ; c'était un boyau tortueux, au delà duquel je retrouvai, sur le sable, la marque de leurs pas. — Le jour étant sur son déclin, nous revînmes directement au camp, où nous ne précédâmes les travailleurs que de quelques minutes. Ils étaient silencieux, maussades, exténués. A l'excès du travail était venue se joindre, depuis le matin, une nouvelle cause d'épuisement : nous étions tous atteints d'une affection gastrique, due à la nature de l'eau nouvelle aussi bien qu'à l'abus que nous en faisons, et que le

docteur appréhendait de voir dégénérer en dysenterie. La dysenterie échéant, nos comptes étaient réglés. Nous regrettions vivement alors l'eau-de-vie sacrifiée.

Les hommes ne rapportent qu'un baril et paraissent très-peu enclins à aller chercher l'autre; c'est une ingrate et pénible tâche que de transporter ces barils pleins par d'aussi affreux sentiers. On parle d'achever le chargement en toute hâte le jour suivant, et de partir ensuite. Après souper, on revient sur cette détermination, prise sous l'influence démoralisante de la fatigue, et le programme suivant est arrêté pour le lendemain. — Bowen se charge de la cuisine. Le docteur et moi, nous achèverons le déménagement. Les autres iront chercher le deuxième baril. Le soir on procédera à l'arrimage; le surlendemain on mettra à la voile. Nous commençons tous à prendre en horreur cette plage désolée, et nous aspirions au moment de la quitter.

La mauvaise humeur générale, cherchant un déversoir, retomba d'aplomb sur Tom qui fut condamné, pour la seconde fois, à ne recevoir à manger qu'en échange de son travail. Il se prit à geindre et nous fit l'aveu d'un mal secret, qui s'était déclaré, dit-il, depuis notre départ de San-Francisco, empirait faute de soins et usait graduellement ses forces. Cela nous arriva avec tant de naturel que nous y fûmes pipés, ma foi, et que, saisis de pitié, nous devînmes aussi affectueux envers lui que nous pensions avoir été cruels. On le blâma d'avoir tant tardé à se plaindre et, comme il faisait nuit, le docteur lui promit ses soins pour le lendemain.

Il fit jour le lendemain, et nous apprîmes que Tom nous avait conté une maîtresse bourde. Cette nouvelle faillit lui coûter cher; il s'en tira encore heureusement à l'aide de promesses et partit avec les autres. Nous reprîmes, le docteur et moi, notre travail de déménagement. Chacun de nos voyages ne durait pas moins de

deux heures maintenant, encore nous chargions-nous moins; mais, le bénéfice de nature nous enlevant celui de la surexcitation nerveuse qui nous avait soutenus jusque-là, il ne nous restait plus que l'énergie morale. En dépit d'elle, il fallait faire halte toutes les cinq minutes, déposer notre civière et attendre, les yeux fermés, la fin d'un étourdissement. J'avais renoncé à m'asseoir, ayant constaté que je n'avais plus le courage, c'est-à-dire la force, de me relever.

Une fureur bien naturelle s'empara de nous quand, en arrivant au camp, vers onze heures, attelés à notre brancard, nous trouvâmes Tom nonchalamment étendu à l'ombre, non loin du foyer où se préparait le dîner. Le docteur et Bowen, ayant épuisé avec lui les moyens de persuasion, étaient disposés à l'abandonner à lui-même, de peur d'être entraînés par la logique des choses au rôle de justiciers. Ne me sentant pas capable de m'élever à ce degré de vertu, je m'approchai de lui à mon tour et lui déclarai en deux mots que, si je le retrouvais là à mon prochain voyage, il le payerait cher. « Je suis malade, » me répondit-il d'un ton bourru. Tom était frais et rose, et n'ayant eu d'autre occupation que de manger, boire et dormir depuis notre naufrage, il avait moins qu'aucun de nous droit de crier fatigue et de se reposer. « Vous êtes prévenu, lui dis-je, faites-en votre affaire. — Le dîner va être prêt, interrompit Bowen; il ira le porter aux hommes. »

Du plus loin qu'il était possible de distinguer les objets au retour, nous aperçûmes Bowen gesticulant avec chaleur en face de Tom toujours étendu à la même place. J'avoue qu'il me passa alors de féroces inspirations. Tuer Tom purement et simplement me paraissait ridiculement insuffisant. Après avoir fouillé de mémoire le répertoire des tortures de la très-sainte Inquisition, je m'arrêtai à l'idée d'épousseter le délinquant avec la

pesante bague de fer de ma carabine, jusqu'à ce que mort s'ensuivit. Le docteur nourrissant de son côté des pensées analogues, nous trouvâmes dans notre indignation la force de doubler le pas et de gagner le camp tout d'une traite. Là, en face de l'exécution projetée, je découvris bien vite qu'elle dépassait du tout la mesure de mes forces, et, faisant bon marché de mes prétentions au raffinement, je saisis simplement mon revolver, l'armai et marchai sur Tom. Il blêmit à cette vue, se leva d'un bond électrique, prit les gamelles et s'éloigna, roide comme Loth au sortir de Gomorrhe. Il fit bien, et je lui en sais gré aujourd'hui.

Le soir ramena les gens de l'aiguade avec le deuxième baril. Cette fois, à bout d'énergie, ils déclarent, en se laissant tomber sur le sable, que rien ne les décidera à retourner là-bas. M. de Raousset avait résolu d'emporter quatre pièces d'eau, ce qui était prudent; il parut se conformer néanmoins au vœu général, mais, quand le souper eut rendu quelque prise au courage et à la raison, il éleva la voix comme la veille et proposa le compromis suivant. — Quatre hommes de bonne volonté retourneront le lendemain à l'aiguade, emportant deux barils vides qu'ils déposeront en deçà de la roche percée, c'est-à-dire à l'endroit où la route cesse d'être praticable. Armés des marmites, ils iront puiser l'eau et viendront emplir les pièces, que l'équipage entier ira chercher après souper. Les marins procéderont à l'arrimage durant le jour; nous serons prêts à partir le soir même. — Cet avis fut goûté. Je m'inscrivis le premier pour la corvée de l'eau; Simon m'imita. On nous adjoignit d'office MM. Albert et Tom.

Nous partons au lever du soleil, le 18. Je ne connaissais pas la route au delà du rocher percé, elle est affreuse: nous ne montons plus, nous grimpons. Je m'explique comment il a fallu les trois quarts d'une journée pour

rapporter un baril plein, quand une heure et demie, deux heures au plus, suffisent pour aller au puits. — Nous n'avons que quatre vases à puiser de l'eau, et chacun de nous trouve plus commode d'en porter deux à la fois qu'un seul: c'est un fait d'expérience banal. Nous nous divisons en deux escouades, disposition qui nous assure une alternative de repos indispensable et une grande économie de temps. J'ai Tom pour partenaire; la courte-paille donne à nos deux compagnons la première corvée. Ils partent, et je me mets à examiner le pays.

Le point où nous nous trouvons est culminant, c'est le sommet de l'arête principale de l'île; quelques mamelons de rochers et le piton de Santa-Margarita le dominent seuls. Le lit du torrent, réduit ici aux dimensions d'un ruisseau, a fort peu de creux et une pente insensible. Sa source n'est peut-être pas éloignée, et peut-être aussi y eussions-nous trouvé l'eau à fleur de terre, mais, à quelque cent mètres au delà du puits, un fourré d'herbes sèches obstrue le canal, dont les bords tourmentés sont impraticables. Je gravis un mamelon pierreux; de son sommet ma vue embrasse un horizon vaste mais navrant. Le torrent est le seul défilé accessible à l'homme. Autour, ce ne sont que revers abrupts, roches pelées, mornes festonnées de plantes bizarres et de feuillages jaunés qui jettent au vent des bruissements funèbres. Ravins, gorges, vallons, sont autant de crevasses et d'abîmes; ainsi doit être l'Arabie pétrée. C'est le chaos, ou plutôt un squelette dont les ossements gigantesques soutiennent encore, comme une ironie macabre, les débris fanés des parures de ses jours éteints. Nul bruit de vie ne m'arrache à de vagues idées d'anéantissement, et mon cœur se serre. La vue de cette nature momifiée par la sécheresse fait naître cette pénible impression du sein de la femme, quand, flétri par le temps, il ne recèle plus la vie des trois âges: le lait pour

l'enfant, l'amour pour l'homme, la souvenance pour le vieillard.

Las de cette contemplation douloureuse, je ramène mon regard ivre de lumière vers le bouquet de jones qui abrite la source. Leur teinte d'émeraude me sourit : c'est comme une parcelle d'oasis restée debout au milieu des ruines d'un désert; ils se balancent au moindre frissonnement de l'air en secouant leur verte chevelure, et semblent, dans leurs ondulations lentes et gracieuses, me faire fête et me convier à leur fraîche hospitalité. La vie m'attire et, tapi sous leur couvert, je m'endors bientôt à leur doux murmure, sur la margelle du puits, sans crainte d'être éveillé par la fortune.

Mon repos fut interrompu par l'arrivée de Simon et d'Albert; leur expédition avait duré près de deux heures. Où est Tom? — Qu'en savais-je? Nous nous égosillons à l'appeler, nous battons les environs : maître Tom avait fait Gille. Simon repartit avec moi, Albert après lui, puis vint mon tour de repos; ainsi de suite. Ce n'était pas une faible tâche que de marcher avec deux vases, pleins d'une eau précieuse, dans ces sentiers où il fallait choisir la place de son pied. Le soleil du cancer dardant ses rayons dans le ravin en faisait une fournaise, les haltes se multipliaient; exténués et toujours altérés, nous n'apaisions les ardeurs de la soif qu'au prix d'une autre souffrance qui nous usait de plus en plus. Et pourtant il fallait boire.

A quatre heures du soir, après une longue pose et le coup de l'étrier, nous nous préparions à prendre à jamais congé du puits solitaire, dont le souvenir est encore un cauchemar pour les survivants de ce drame, quand Tom parut en se frottant les yeux. Il s'était, nous dit-il, endormi à quelques pas de là, dans les herbes sèches, et manifesta le plus naïf étonnement en voyant le soleil si près de l'horizon.

Heureusement pour lui nous n'étions pas armés. Simon lui mit la main sur le collet et, surexcité par la colère, trouva la force de lui administrer la plus verte écourgée qu'homme du monde ait jamais reçue. Le patient poussait des hurlements sinistres que répercutaient sardoniquement les mille échos des gorges environnantes. J'étais jaloux de Simon. Quand il fut épuisé il s'arrêta et lança Tom dans le puits.

Le soir nous revînmes tous chercher les deux pièces; à dix heures elles étaient arrimées, tout était à bord.

Le lendemain, 19 juin, nous abandonnâmes enfin ce rivage maudit où nous venions de passer douze longues et tristes journées. Je ne souhaite à personne de l'explorer dans des circonstances analogues. Cependant, si l'occasion de visiter l'île Sainte-Marguerite se présentait à moi, je sens qu'un attrait irritant, que je n'ose qualifier de jouissance, me porterait à la saisir. Balzac a formulé une grande vérité dans les lignes suivantes, que ne saurait lire froidement nul homme ayant expérimenté les deux faces de la vie. « Il vient des pays malsains ou de ceux où l'on a le plus souffert, des bouffées qui ressemblent aux senteurs du paradis. Dans une vie tiède, le souvenir des souffrances est comme une jouissance indéfinissable. »

## CHAPITRE VIII.

Todos-Santos — La Palmilla. — Les ognons d'Égypte. — Notions rétrospectives sur l'île Cedros. — Une nuit sur l'Océan des tropiques. — Débarquement scabreux. — Don Miguel l'alcade de San-Jose. — Perspective de jeûne.

19 juin. — Il est convenu de longue main que nous ne tenterons pas une seconde fois la sortie par le pas-